

## I Jours de pluie à Paris

Depuis qu'elle était morte, il semblait que la pluie tombait sans discontinuer sur Paris.

Dès l'annonce de la maladie, elle avait eu l'impression d'entrer dans un tunnel sombre dont elle n'avait pu s'échapper. Chaque étape de ce si long – et pourtant si bref – parcours s'était fichée dans son cœur et dans son âme comme une épine qui lui labourait les chairs à chaque respiration. Cette douleur-là, elle le pressentait, ne finirait plus.

Les trajets en ambulance jusqu'à l'hôpital, le visage triste des passants entraperçus à travers les vitres sales, les rencontres avec les médecins qui, dès la première entrevue n'avaient guère laissé d'espoir, la valse des infirmières et leur pitié nauséabonde, l'agonie finale dans cette chambre qui lui était apparue comme le dernier cercle de l'enfer, tous ces menus détails sordides qui accompagnaient la fin de vie avaient dessiné les contours de son désespoir. L'esprit sans cesse assailli par de sombres pensées qu'elle sentait tourner dans son cerveau comme des vautours affamés, elle errait dans ces différents espaces sans être capable de réagir de façon rationnelle. La mort, si on y réfléchissait, n'avait rien de rationnel, surtout lorsqu'on sort à peine de l'enfance et que la vieillesse semble si lointaine.

Pour supporter ses angoisses et surmonter sa peur, elle s'était lancée dans une vie de débauche où fêtes, alcool et psychotropes

menaient une danse macabre. Elle désertait l'appartement et ses odeurs de médicaments et de corps fiévreux. Si elle avait pu, elle n'y serait plus retournée. Ces excès en tous genres la laissaient exangue au matin, abruti par les vapeurs et la honte, la nausée au bord des lèvres, incapable de prononcer une seule parole. C'est à ce prix uniquement qu'elle pouvait endurer le sinistre défilé des jours sans joie menant à l'inéluctable et triste fin.

Plus tard, elle regretterait amèrement ces nuits fiévreuses, sans sommeil, qui l'avaient rendue insensible aux tourments de l'agonisante. Plusieurs fois, cette dernière avait voulu lui parler, plusieurs fois, elle avait tenté de la préparer à l'issue fatale mais elle refusait de l'écouter, trouvant quelques futiles prétextes pour fuir. Elle espérait qu'en niant la réalité, celle-ci adopterait un cours moins tragique. Cette insensibilité factice avait perverti sa mémoire et elle ne parvenait plus à faire revivre ces moments si précieux des derniers jours qu'elle avait délaissés, instants suspendus où la vie lançait ses ultimes feux et qui ne reviendraient plus. Elle ne parvenait même plus à se souvenir de la dernière véritable conversation qu'elle avait eue avec elle avant la maladie. Ni d'aucun mot de tendresse ou d'amour.

Elle avait vécu l'enterrement dans le cimetière de Montparnasse - quartier où la morte avait vécu dans son enfance - comme un rêve éveillé dont elle aurait été la grande absente. Déjà, tous les préparatifs dont il avait fallu s'acquitter lui avait semblé si barbares, si dénués de sens qu'elle s'était laissée guider par les employés des pompes funèbres sans y prêter attention. Le jour de la cérémonie, elle avait suivi le protocole prévu par la défunte dans les moindres détails sans rien ressentir. Seuls, les bruits de la terre projetée sur le cercueil descendu dans la fosse – la morte avait refusé avec force la crémation qu'elle jugeait barbare – résonnaient encore à son oreille comme des crissements de bête.

La présence de ses amis, ceux de l'Académie et quelques-uns du monde ordinaire, ne l'avait guère réconfortée. Enfermée dans une bulle glacée de solitude, il lui semblait qu'aucune chaleur désormais ne pourrait lui réchauffer le cœur. Elle avait bredouillé quelques merci, avait fui les regards troubles, refusé les accolades et les embrassades. Même la présence attentionnée de celui qu'elle aimait n'avait pu la sortir de sa torpeur.

À l'aube de ses dix-huit ans, tandis qu'elle accédait enfin à l'âge adulte, synonyme de cette liberté qu'elle avait tant espérée, elle se retrouvait seule, terriblement seule pour affronter sa nouvelle vie. Responsable d'elle-même, obligée de subvenir à ses besoins, de gérer les affaires du quotidien auxquelles elle ne comprenait rien, elle était effrayée sans vouloir se l'avouer. Ses nuits, peuplées de cauchemars, la renvoyaient à cette période de l'enfance où, toute petite fille hantée par la tragique disparition de ses parents, elle ne parvenait à dormir que lorsque sa grand-mère la berçait dans ses bras. Qui la consolerait aujourd'hui puisqu'il ne lui restait plus aucune famille ?

Cette seule pensée la projetait dans un néant dont elle ne savait comment sortir. Tous les gestes usuels de la vie lui devenaient totalement insurmontables et impossibles à accomplir. Chacun demandait une énergie dont elle n'était plus capable et elle restait collée au bord du monde, en suspens, au risque d'être emportée au moindre coup de vent.

Malmenée au plus profond de son être par cette succession d'émotions, Mika ne se remettait pas de la disparition de sa grand-mère, madame Dorsenne. Elle se sentait parfaitement démunie face à ce drame atroce et soudain, incapable de se projeter dans un avenir incertain.

Depuis l'enterrement, les journées succédaient aux journées sans qu'elle trouve la force de sortir de son apathie. Elle ne voulait voir personne, refusait de répondre au téléphone, fuyait ses voisins et connaissances. Elle n'avait pas eu le courage de répondre aux différents messages de soutien venus de ses professeurs et camarades de l'Académie. Elle se sentait à présent très loin de ce monde parallèle qui avait tant compté mais qui se montrait incapable d'empêcher que le pire arrive. Lorsque ses amis du cercle Makaore se présentaient à l'appartement, elle prétextait une migraine effroyable pour les renvoyer. Même Louis avec toute sa tendresse ne parvenait pas à la sortir de sa dépression.

Personne, elle le savait, ne pourrait remplacer auprès d'elle la présence affectueuse de cette femme qui l'avait recueillie et élevée. Dieu sait pourtant si madame Dorsenne avait eu l'art de lui porter sur les nerfs ! Fréquemment, elle se mettait en colère contre elle tant elle détestait son babillage incessant sur son passé

si « glorieux » de danseuse de revue. Parfois, elle l'aurait presque assassinée de ses propres mains. Dans ces conditions, elle n'aurait pu imaginer que son décès la laisse si désespérée. Pourant, tandis qu'elle déambulait dans l'appartement silencieux, à chaque fois que son regard tombait sur une photo de sa grand-mère, un objet ou un vêtement qu'elle avait touché ou porté, ses yeux s'emplissaient de larmes sans qu'elle puisse les retenir. Avec rage, elle s'essuyait les joues, s'invectivait, se traitant de « *pauvre fille !* », de « *lavette !* »

À d'autres moments, sa colère se portait sur la disparue à qui elle reprochait de l'avoir abandonnée.

- Tu avais promis de veiller sur moi, gémissait-elle avec une voix de petite fille avant de fondre, encore une fois, en larmes.

Cette situation aurait pu durer longtemps si les amis de Mika ne s'étaient concertés pour lui venir en aide.

Inquiet pour elle, Louis qui ne supportait plus de la voir plongée dans un tel désespoir, refusait de la laisser seule et faisait le siège de son appartement. Quand elle acceptait de le laisser entrer, ils restaient pendant des heures sans échanger une parole. Elle se terrait sur son lit tout occupée de son chagrin tandis qu'il s'asseyait sur le vieux fauteuil, sans oser la brusquer, respectant son mutisme, levant de temps à autres vers elle son regard triste. Tout l'amour qu'il portait ne semblait pouvoir l'arracher à ce terrible abattement.

Depuis quelques mois, comme ils se l'étaient promis, ils avaient franchi le pas et avaient fait l'amour dans la chambre que le jeune homme louait en ville. Comme la fusion de leurs esprits, la communion de leurs corps avaient été immédiate, évidente. Ils s'étaient trouvés en harmonie totale et cette communion physique avait renforcé l'accord entre leurs cerveaux. Ils étaient ressortis éblouis de cette expérience, renforcés dans leur certitude que leur amour demeurerait indestructible.

Lorsque la maladie de madame Dorsenne avait été diagnostiquée, il avait demandé à être exempté de missions lointaines afin de rester aux côtés de son amie. Il craignait à présent que cela n'ait servi à rien. Il avait cru que leur proximité ne pourrait jamais être remise en cause mais à la voir si perdue à l'intérieur de ce cauchemar qu'elle refusait de partager, il se sentait totalement

impuissant et malheureux.

Succédaient à ces longues périodes de silence, de courts instants d'exaltation et, débordant tout à coup de tendresse, elle se précipitait dans ses bras, quémendant baisers et caresses. Il répondait à ses demandes mais la fièvre qu'elle mettait dans ses transports lui faisait peur. Il lui semblait que l'ancienne Mika, la jeune fille si énergique, fantasque et joyeuse qu'il adorait, avait disparu à jamais. Il assistait avec effroi à sa lente descente aux enfers.

Incapable d'accepter cet état de fait et avide de retrouver la véritable Mika, il avait demandé à Sagamore et Emma de le rejoindre et de l'aider à la sauver.

- Vu ce que tu nous dis, assura la benjamine du trio, je ne vois pas ce que nous pourrions faire si elle refuse de sortir ou même de nous voir ! J'ai sonné plus de vingt fois à l'appartement et elle a toujours repoussé mes avances !

- Peut-être que l'Académie pourrait concevoir une petite mission pour le cercle Makaore. Je suis sûr qu'un voyage à l'étranger lui ferait le plus grand bien ! affirma à son tour Sagamore.

- Elle refusera, réagit Louis avec fatalisme. Elle ne veut plus entendre parler de l'Académie. Elle m'a même confié ne plus vouloir y retourner. Elle pense que c'est cela qui l'a détournée de sa grand-mère et qu'elle n'a pas pu profiter d'elle comme elle aurait dû !

Les deux adolescents se regardèrent avec consternation. Comment Mika pouvait-elle concevoir d'abandonner le monde des para-psys et le cercle Makaore ? Avec résignation et la voix tremblante, Emma reconnut :

- Louis a raison, elle est encore trop préoccupée par la mort de madame Dorsenne et elle rend le mouvement responsable de ce malheur.

Ils restèrent silencieux un long moment, cherchant désespérément une solution. Comme souvent chez les personnes très jeunes, leur esprit ne pouvait concevoir l'idée de la mort et, face à elle, ils ne savaient comment réagir. Finalement, Sagamore relança la conversation en faisant remarquer :

- En fait, elle ne nous a jamais beaucoup parlé de sa grand-mère. J'ai appris juste au moment de l'enterrement qu'elle se

prénomrait Hortense !

Emma releva la tête et lui sourit d'un air triste. Comme Sagamore et comme elle-même, Mika avait eu une enfance marquée par un drame et par des événements tragiques liés à son statut de parapsy. Chacun des trois avaient connu l'adversité, la solitude dans un univers qui n'acceptait pas leur différence. De ces traumatismes de jeunesse, ils parlaient peu, gardant ces blessures secrètes.

Cependant, Louis abonda dans le sens du jeune Espagnol.

- C'est cela qui lui ferait du bien : parler d'elle pour évacuer sa peine. Rendez-vous compte que je ne l'ai jamais vue pleurer depuis que c'est arrivé !

- Elle est trop dure pour cela ! Je suis sûr qu'elle pleure lorsqu'elle est toute seule. Mais tu vois, ce qu'il faudrait c'est évoquer les souvenirs heureux et joyeux pas ceux de ces dernières semaines. Il paraît que madame Dorsenne était un sacré personnage ! reprit Sagamore.

- Tu as raison, répondit Emma qui avait rencontré la vieille dame à plusieurs reprises.

Elle s'arrêta avant de s'écrier :

- J'ai trouvé !

Aussitôt, elle fit part à ses compagnons de son idée et comme tous deux approuvèrent sa proposition, ils mirent au point leur opération de sauvetage.

C'est ainsi que quelques jours plus tard, alors que la journée finissait, on frappa à la porte de l'appartement. Louis qui avait passé la dernière nuit avec la jeune fille avait vainement tenté de lui changer les idées. Elle se trouvait dans de mauvaises dispositions, refusant toute sollicitation et toute proposition de sortie ou d'activité. Elle avait passé la majeure partie de sa journée au lit avant de se traîner jusqu'au canapé du salon.

- Je t'en prie, gémit-elle, dis que je suis malade et que je ne veux voir personne.

Sans répondre, il ouvrit la porte et simula la surprise en apercevant, encadrant Sagamore et Emma tout sourire, deux vieilles dames parées de tenues extravagantes, du même style que celles dont aimait s'affubler la grand-mère de Mika. Permanentes impeccables sur des cheveux teints aux nuances improbables,

visages maquillés outrageusement, ports de reines visitant des peuplades lointaines et énergie diabolique, elles étaient tout-à-fait impayables.

Dès que la porte fut ouverte, les femmes s'engouffrèrent dans l'appartement en virevoltant toutes voiles dehors, sans tenir compte des protestations feintes du jeune homme. Passant devant lui, elles déboulèrent dans le salon et, apercevant Mika effondrée dans le canapé, la saisirent par les mains pour la faire se lever et lui assenèrent quatre baisers sonores sur chacune de ses joues. En même temps, elles la gratifièrent d'un flot de paroles lénifiantes et tonitruantes. Éberluée par cette entrée triomphale et incongrue, baignée dans leurs parfums odorants et délicieux, Mika ne sut comment réagir. Elle ne se sentit pas le courage de repousser ces septuagénaires, les meilleures amies de son aïeule et ne refusa pas lorsqu'elles prétendirent lever leurs verres « *à la santé et à la mémoire de cette brave Horty !* »

Aussitôt, les nouvelles venues sortirent bouteilles et victuailles de leurs grands cabas et s'activèrent à transformer le morne salon en lieu de fête où bientôt rires et exclamations fusèrent en longues envolées.

Les invitées-surprises abreuvèrent les jeunes gens des souvenirs de leur folle jeunesse, du temps où elles levaient la jambe dans différents cabarets de la capitale française sous la bannière des ballets Jourdeuil.

- Rappelle-toi tout de même que nous avons aussi voyagé à travers l'Europe et que partout, nous avons triomphé, déclara pompeusement Annie que sa blondeur faisait appeler jadis Annie Sucre d'orge par ses intimes.

- Je me souviens parfaitement, rétorqua Sofia, rousse sensuelle devenue blonde, dite « la liane de Cherbourg ». Nous avons fait Milan, Bruxelles, Prague, Bucarest...

Curieusement, elle s'arrêta brusquement après avoir prononcé ce nom qui sembla semer le trouble entre les braves commères. Emma surprit l'étrange regard qu'elles échangèrent puis qu'elles portèrent sur Mika en prononçant le nom de la capitale roumaine. Elle se promit de les interroger plus tard à ce propos.

Cependant, emportées par la vague des souvenirs, elles n'étaient pas avares de bonnes histoires, cocasses et incongrues, comme

avait été leur vie. Elles s'interpellaient mutuellement prises dans cette ronde mémorielle, oubliant leur auditoire qui, pourtant, ne manquait aucun de ces détails croustillants.

- Tu te souviens du théâtre à Prague ? Il faisait tellement froid que nous devions casser la glace au-dessus des cuvettes pour pouvoir nous démaquiller ! souriait Annie.

- Même que nous allions en manteau jusqu'à la scène pour ne pas attraper froid ! renchérisait Sofia avant de pouffer : une fois sur scène, on ne risquait pas d'attraper froid vu l'ardeur que nous mettions à lever la jambe.

- Et à Milan, nous avons croisé l'immense Pavarotti !

- Immense, tu peux le dire. Nous devions nous mettre à trois pour enlacer son tour de taille.

- Ce qui ne l'empêchait pas de nous compter fleurette à toutes en même temps.

- Que veux-tu, il avait un appétit d'ogre dans tous les sens du terme !

Ces échanges mettaient leur public en joie bien qu'il fut bien difficile d'imaginer ces vieilles dames excentriques mais respectables en train de lever la jambe devant un parterre d'hommes en goguette. Parfois les souvenirs étaient plus sombres et elles s'y laissaient aller avec plus de prudence.

- Et lorsque la police descendit en plein spectacle à Bucarest, commença Sofia, frissonnant encore de la peur ressentie.

- Bucarest était une ville splendide mais triste. Il faut dire que c'était au temps des Ceausescu, les dictateurs d'alors, compléta sa compagne.

- Mais les Roumains adoraient tout ce qui venait de France. D'ailleurs, le cabaret où nous dansions s'appelait « La Belle Parisienne », précisa à son tour Sofia.

Voyant qu'elles s'arrêtaient en plein milieu de l'histoire, Mika insista :

- Et alors, qu'est-il arrivé ? Mamie ne m'a jamais parlé de votre escale à Bucarest !

Les deux femmes lui sourirent avec crispation. Échangeant un regard, elles finirent pas se résigner.

- Il y a eu une descente de la police...

- ... La police d'État. C'était Nicu, le fils des Ceausescu qui était à

sa tête. C'était un être horrible, violeur de femmes et véritable criminel ! murmura Annie avec de l'effroi dans la voix.

- Eh bien, quand les policiers ont débarqué, ils ont commencé à frapper le personnel et puis les clients et Nicu est monté sur la scène prêt à nous molester, enchaîna son amie. Se tournant vers Mika, elle enchaîna :

- C'est ta grand-mère qui nous a sauvées ! Elle ne mesurait guère plus d'un mètre soixante mais cela ne l'a pas empêchée de se poster juste devant lui et de lui lancer...

Rejointe par sa compagne, elles récitèrent d'une même voix :  
« *Nous sommes des danseuses françaises et qui nous moleste, moleste la France toute entière !* »

Lorsque leur éclat de rire fut calmé, elles clôturèrent l'histoire en affirmant :

- Avouons que dès le lendemain nous prenions le train pour Paris. Il ne faisait pas bon rester dans ce pays !

Pour répondre aux questions des jeunes gens qui connaissaient peu cette histoire survenue bien avant leur naissance, les deux femmes expliquèrent comment à l'époque où elle s'y trouvaient, le pays vivait sous un régime dictatorial communiste. La Roumanie dépendait totalement de l'Union Soviétique comme de nombreux pays de ce qu'on appelait alors « le bloc de l'Est ».

Riant à moitié, Sofia expliqua :

- C'était une époque où tout le monde se méfiait de tout le monde. Dans chaque immeuble, il y avait toujours deux sorties pour le cas où la police ferait une descente...

- C'est vrai, pouffa à son tour Annie en questionnant son amie, tu te souviens de Jojo l'électro ?

- Jojo l'électro, le roi des projos ! scanda sa commère.

- Eh bien Jojo, lorsqu'ils nous emmenait dans les cintres pour batifoler un peu. Il nous montrait toujours la porte au bout de la passerelle installée au-dessus de la scène...

- La porte du dernier recours, enchaîna Sofia.

Se tournant vers Mika et ses camarades qui les écoutaient bouche bée, elle compléta :

- Cette porte donnait sur le dernier étage de l'immeuble voisin. Une bonne façon de s'enfuir au cas où !

- Remarque, on n'a jamais eu besoin de l'emprunter, conclut

Annie en revenant sur l'histoire de la Roumanie pour compléter son récit.

Ce ne fut qu'au mois de décembre 1989, alors justement que ce bloc de l'Est se délitait, que des manifestations contre le régime entraînent la chute et l'exécution du dictateur Ceausescu et de sa femme.

Replongées dans leurs souvenirs du moment et leurs émotions, les ex-pensionnaires des ballets Jourdeuil gardèrent un long moment de silence avant de repartir vers une anecdote plus joyeuse, retrouvant ce côté espiègle et rieur que l'âge n'avait pas amoindri.

Tous se laissèrent gagner peu à peu par la bonne humeur des anciennes danseuses. La soirée avançant et l'alcool faisant son œuvre, elles évoquèrent quelques souvenirs croustillants, pouffant comme des adolescentes en parlant d'un Paulo qui avait de beaux biscottos mais peu de « conversation », d'un Fred qui faisait tourner toutes les têtes bien qu'il lui manqua un bras, d'un Étienne qui s'était jeté sous un train parce qu'une trop farouche s'était refusée à lui.

Pris par ce flot exubérant, les quatre amis se sentirent grisés par la légèreté de ces vieilles dames indignes dont les souvenirs ne manquaient pas de sel. Même Mika se laissa peu à peu gagner par la joie distillée par les amies d'Hortense Dorsenne. Elle finit par rire de bon cœur et confia à son tour quelques souvenirs drôlatiques qui mirent toute l'assistance en joie. Il faut dire que madame Dorsenne ne manquait pas de fantaisie, trait de caractère dont, sans le savoir, sa petite-fille avait hérité. Elle n'était jamais à court d'idées saugrenues et la vie avec elle restait imprévisible.

Emma échangea quelques regards avec ses compagnons, heureuse de voir que son stratagème fonctionnait si bien.

On finit par sortir les albums photos et on s'extasia devant ces clichés anciens, les danseuses au temps de leur splendeur, Mika enfant photographiée sous toutes les coutures et dans des positions qui firent bien rire ses camarades et monter le rouge à son front. Sagamore ne put s'empêcher de remarquer que les premières photos de son amie ne la montraient pas avant l'âge de deux ans. De même, les photos de ses parents ou de la fille de

madame Dorsenne, sa mère, étaient rares. Il préféra taire ses interrogations, ne voulant pas casser l'ambiance et le moral de Mika.

On allait entamer le troisième album lorsque s'en échappa une enveloppe kraft contenant des photos plus anciennes en noir et blanc. Elles devaient dater des années 70 ou 80. Elles montraient un groupe d'enfants d'âges différents, toujours les mêmes. Sur la première photographie, ils étaient regroupés dans une sorte de réfectoire ou de salle de jeux ; sur la seconde ils se trouvaient dehors devant un long bâtiment gris et sur la troisième, ils étaient installés dans un dortoir sur des lits à hauts barreaux blancs.

Surprise de découvrir ces vues qu'elle ne connaissait pas, Mika interrogea les deux femmes à leur propos. Encore une fois, en contemplant les photos, elles se troublèrent. Il était manifeste qu'elles leur évoquaient bien quelque chose mais elles le nièrent avec force, répondant de façon évasive.

- Je ne vois pas, ma chère petite ! Que voulez-vous, cela doit dater d'avant notre époque !

Emma, étonnée par leur réaction, étudia plus minutieusement les clichés. Malgré leurs affirmations, il était évident qu'ils étaient plus récents que ce qu'elles prétendaient. De plus, elle remarqua les écritures et s'exclama :

- C'est étrange car les mots écrits sur les bâtiments sont en roumain et vous nous aviez dit avoir tourné là-bas ! Si elles ont été prises dans les années 70 ou 80, c'est bien au moment où vous dansiez dans ce fameux cabaret !

Rougissantes, les femmes balbutièrent de vagues explications et changèrent rapidement de conversation. Comme d'autres photos retinrent l'attention de l'assistance, on passa à autre chose mais la jeune anglaise en conserva une impression désagréable qui ne la quitta plus.

La soirée touchait à sa fin lorsque, se penchant sur Mika, Annie confia :

- Tu sais, ma petite chérie, ta grand-mère te vouait une véritable adoration.

- Elle parlait de toi tout le temps, elle nous disait combien tu étais brillante et intelligente, renchérit Sofia.

- Pourtant, je lui en ai fait voir de toutes les couleurs, murmura la

jeune fille avec émotion.

- Tu lui as redonné le goût de vivre à un moment où elle pensait ne plus pouvoir ressentir aucune joie.

- Il est vrai qu'à la mort de tes parents, nous l'avons crue perdue mais quand on t'a confiée à elle, cela a été une renaissance.

À ces mots, Mika éclata en sanglots et elle qui n'avait pas pleuré en public pendant ces longues semaines laissa librement couler ses larmes. Ceux qui l'entouraient et l'aimaient se réjouirent de cet épanchement, signe d'une possible guérison.

Peu à peu, une douce mélancolie gagna les participants de cette soirée d'hommage. Le chagrin fit la pause tandis que tous saluaient la mémoire de leur amie ou parente défunte.

La soirée se termina de la meilleure façon possible et, lorsque le moment fut venu de se séparer, chacun repartit, tout empli d'émotions partagées en mémoire de cette femme extraordinaire qu'avait été Hortense Dorsenne.

Une fois qu'il eut reconduit les invités, Louis retrouva Mika dans le salon. Pour la première fois depuis des jours, elle lui adressa un petit sourire. Ses yeux brillaient de larmes contenues mais son visage paraissait plus serein, comme apaisé. Il eut enfin l'espoir de la voir revenir peu à peu à la vie.

Elle tenait entre ses doigts les clichés mystérieux dont personne n'avait pu définir la provenance.

Doucement, il s'assit à ses côtés et demanda :

- Tu ne vois pas de quoi il s'agit ?

Sortant de sa contemplation, elle répondit :

- Je ne les ai jamais vus mais, c'est étrange, j'ai l'impression qu'ils ne me sont pas inconnus, qu'ils m'évoquent un souvenir très lointain... c'est indéfinissable.

Songeuse, elle retourna les clichés. Un nom était inscrit au dos : Irina Mauresku. La jeune fille reconnut l'écriture de sa grand-mère.

- Tu sais qui c'est ? insista Louis.

Elle réfléchit un moment avant de répondre négativement.

- Selon Emma, elles ont été prises en Roumanie mais tu vois, ma grand-mère ne m'a jamais parlé de ce pays. J'ignorais qu'elle y était allée. Je me rends compte que je ne savais finalement pas grand-chose de sa vie.